

Les écrits

IES ÉCRITS

Gros morne

Vincent Fournier-Boisvert

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier-Boisvert, V. (2019). Gros morne. *Les écrits*, (157), 14–20.

GROS MORNE (EXTRAITS)

Francis Bay

Tu pars sur un coup de tête. Il doit bien rester deux ou trois barres tendres au fond de l'armoire, assez de cigarettes pour passer la journée, rien de prévu; voilà, tu y vas. Tu te dis que t'aurais peut-être besoin de ton cellulaire pour t'orienter, mais non, tu préfères le laisser sur ta table de chevet, à côté du roman policier qui traîne là depuis un mois. Coup de cœur Renaud Bray, que ta sœur t'a dit. Par chance, vous vous voyez pas souvent.

Tu descends Portugal Cove, t'oriente au pif vers la Transnationale. De là, vers le nord, dans cette partie de la province qui s'appelle la Péninsule d'Avalon. À moins que ce soit la Placentia Bay? Peu importe. Du moment que tu sortes de St-John's pour la journée.

Pas que tu sois tanné de ta ville d'adoption; l'appart qu'on te fournit est super. À deux pas du centre-ville, à trois pas de Signal Hill et de son panorama trois étoiles, à quatre pas... Bref, rien à redire sur ton lieu de résidence. Seulement, voilà, t'as besoin de changer d'air. Brûler un peu de pétrole, comme disent tes collègues. Eux aussi, à bien y penser, profitent sans doute de la journée pour se promener en voiture. Carl au volant de son GMC. Le gros Maloney en Silverado pour aller visiter sa belle-famille.

Toi, franchement, ce qui te pousse à sortir, c'est simplement l'envie de faire tourner ton moteur.

Faut dire qu'avec la brume - pas trop épaisse, mais quand même -, on dirait que le pétrole que tu dépenses fait partie du décor. Tu l'as pas volé, de toute façon, hein? Les journées sont longues, les quarts de travail interminables; toujours la même gang, de dix ou douze gars, pas trop trop jasants. Enfin, pas trop jasants; ils placotent entre eux, ces gars-là, avec leur accent que t'arrives pas à déchiffrer. Quand vient le temps de s'adresser à toi, leurs instructions servent pas mal juste à remplir un trou dans leur journée sans fin.

«Did you check all the levels, Martin? What's 'gonna be, this 'ime?»

Pas qu'on se soucie de ton opinion. Toi non plus, au fait, t'es pas trop trop jasant. C'est un peu ce qui t'a emmené ici. L'appel de la nature. Pis un soudain besoin de grands espaces, de calme et de solitude que ton ancien patron chez Lebel Logistique a pas eu l'air de comprendre. Pas nécessaire de le rappeler pour lui faire part de ce que t'as compris en arrivant ici, hein: la solitude, c'est juste du maquillage sur quelque chose de plus profond. Comme du fond de teint sur une fille en peine d'amour.

Par contre, côté dépaysement, t'as été servi. Terre-Neuve, c'est beau. La mer vue de la plateforme est jamais pareille, et quand le brouillard descend,

t'as l'impression d'être sur une autre planète. Les gars sont habitués, pas toi :

« Fuck, guys! Shouldn't we slow it down for a few hours?

— Shut up, Frenchy! »

Y'a les rues de St-John's. Comme sur les cartes postales. Ces maisons pleines de couleurs, t'avais jamais vu ça auparavant. Surtout pas dans le quartier St-Michel à Montréal.

Tu prenais des photos en masse, au début. Carrées, en long, jamais le bon angle ; tu mettais ça sur Facebook. Jusqu'au jour où une de tes ex a laissé un drôle de commentaire en bas d'une des photos :

« C cool »

Comme ça, rien d'autre. Cinq ans à te demander comment elle allait, Myriam, ce qui se passait dans sa vie, où elle était rendue, pis tout ce qu'elle trouve à écrire sur ton fil d'actualité c'est un commentaire de deux syllabes sans ponctuation.

Pas qu'elle ait compté tant que ça pour toi, la Myriam, mais...

T'as décidé d'arrêter ça, les photos. Tu gardes ça pour toi. La vue est pas moins belle. C'est même beau depuis l'autoroute, cette maudite province-là. À Birchy Nap, où t'es rendu (Birchy Nap, drôle de nom, hein ?), on voit la mer avec ses falaises fouettées par les vagues. Les goélands qui volent au-dessus d'une maison aux planches colorées. Une maison bleue. Tu te verrais bien y habiter. Avec une piscine pis un pick-up dans l'entrée.

« Ouai, un F-150, que tu te dis. Je pourrais le laver au pressure washer, le polir avec de la cire d'abeille. »

Vrai que l'auto que tu conduis en ce moment vaut pas la peine d'être frottée. C'est un prêt de ton employeur. Une berline compacte. Climatisation, sièges chauffants, vitres électriques, et en prime — t'as un fou rire juste à y penser —, des phares antibrouillards.

Le vendeur chez le concessionnaire a passé une bonne heure à te vanter ses phares aux diodes de qualité supérieure, comme si sa vie en dépendait. Pousse, mais pousse égal, que t'as eu le goût de lui dire, avec le recul. C'est brumeux, parfois, à Terre-Neuve, c'est vrai, mais pas au point de se ramasser dans le fossé à cause d'un manque de visibilité. Et pis des phares c'est ben beau, c'est quand même moins important que le plaisir de conduire.

Pas grave ça non plus. D'ici quelque temps tu vas avoir droit à un nouveau véhicule. Peut-être un VUS. Parce que la camionnette, t'attends de pouvoir la payer toi-même. Un VUS, c'est assez haut pour te permettre de mieux voir la route. Même pas besoin d'un gros modèle.

« Oh! Speaking of cars, you should try the Encore! You'll love it! » que t'a suggéré Audrey, la fille du service d'entretien.

Une Lincoln, pas sûr. Ça fait pépère. Mais comme tu savais pas trop comment traduire ça, « pépère », ç'a donné quelque chose comme : « It's a car for old farts... »

Elle a ri. Tu t'es dit qu'il y avait peut-être quelque chose là — presque rien, en fait —, puis, sans trop pousser, tu t'es mis à réfléchir au VUS que tu choisirais.

Un Ford, sans doute. Le Ford Escape. C'est le moins énergivore de sa catégorie. Parce que si c'est le fun brûler du gaz, y'a quand même des limites. D'ailleurs, ta tank est vide. Pas besoin de prendre la sortie pour Flat Rock (un autre village que t'as pas visité encore), y a une station-service proche de la 20. Un Shell. Des pompes flambant neuves. Tu passes ta carte dans la fente magnétique, prends le temps de scruter les boutons. Beau modèle. Franchement. Ça fait moderne. Plus que celles d'Irving.

Quarante-deux piastres. Économique quand même, la petite Cruz. Mais basse sur pattes en ti-pépère.

Tu reprends la route direction Shoe Cove.

«Y'a une chemin, over there, tu vas voir», qu'elle t'a dit, la Audrey. Elle était rentrée beaucoup plus tôt que d'habitude ce soir-là, sans doute pour te piquer un brin de jasette. Son français cassé te faisait rigoler, tu l'as relancée :

«Ah ouin? Quel genre de chemin?

— Really une belle chemin, je le dis à toi. C'est appelé Francis Bay. It's a must, believe me.»

Puis elle t'a expliqué comment t'y rendre. Passé Show Cove, dans le coin de Pouch Cove, en suivant le chemin qui grimpe dans la montagne.

Le village est tout petit. Une cantine, une vieille église en pierres des champs entretenus par Dieu sait qui (ouaip, songes-tu, parce que si y'a quelqu'un qui prend le temps d'entretenir cette cabane-là, Dieu a pas trop le choix d'avoir pris son nom en note...). Un parc de baseball avec trois ou quatre gars qui se lancent la balle. Tu penses à Carl, pis à son petit William qui a de la misère à l'école.

«Me too, you know, I was really bad at school. And look at me now!»

Il a pas ri, Carl. Après ça, ils se demandent pourquoi on les traite de Newfies, les Newfies...

Le chemin pour Francis Bay est par là. Tu tournes les roues pour t'engager, pas trop certain d'avoir le droit — y'a des pancartes d'une compagnie d'électricité le long de la route, on dirait que tu roules sur un chemin privé. D'ailleurs, y'a un gars qui passe en sens inverse avec une camionnette au logo de la compagnie. Tu passes proche de faire une embardée, lui roule sans te regarder.

Tu montes la côte, jusqu'à une place de stationnement pis ce qu'y'a tout l'air d'un début de sentier.

«En plein le temps pour une cigarette», penses-tu.

Il vente. Tu coupes le moteur pis montes ta fenêtre pour pouvoir t'allumer.

C'est bon, c'est par là. T'as ton sac, les portes sont barrées, la marche te

prend à peine cinq minutes que t'arrives en haut.

« Pas une grosse randonnée, franchement... » reproches-tu à celle qui te l'a conseillée.

Rendu là, tu sais pas trop quoi faire de ton mégot de cigarette. Tu décides de le laisser là, dans la garnotte.

« Meh... It's an hour long walk, maybe. »

T'as dû te tromper d'entrée. Pas grave, c'est beau pareil. T'aimes pas ça tant que ça marcher, de toute façon. C'est plutôt quelque chose dans sa façon d'en parler qui t'a convaincu de venir.

Dans sa façon d'en parler? Non, dans son regard.

« You'll see, it's amazin'. That cliff, 'know, it'll give you... comment vous dites? La goût de s'envoler! »

Près de la falaise, la mer est transparente. Plus loin, elle devient bleu marine, presque noire. C'est calme. Y'a un paquebot, au loin, à des milles, mais sinon, rien. C'est ça qui t'a persuadé de sortir de chez toi. Le fait qu'y'avait rien dans les yeux de cette fille-là pour te faire reculer. Rien de mal intentionné, aucun commentaire au bas d'une photo de maison bleu poudre, aucune attente envers un gars qui a jamais su quoi faire avec ça, des attentes, et surtout pas de sermons débiles d'une sœur qui vit à Brossard avec trois enfants blancs Sico, un chum cravaté jusqu'aux dents, pis un rottweiler émasculé.

Juste l'envie de suggérer une excursion à un gars qui savait pas quoi faire de son week-end.

Vrai que c'est beau.

Tu t'assois deux secondes sur une roche. Avec le goût de ta cigarette encore dans la bouche. Tu pourrais t'avancer davantage, laisser tes pieds pendre dans le vide, mais t'as déjà un peu le vertige.

L'impression que tu pourrais tomber.

Ou plutôt qu'y'a pas grand-chose entre l'endroit où t'as posé ton sac et l'immensité de ses yeux.

Au loin le paquebot disparaît.

C'était un pétrolier. Irving, sans doute.

-

Le Ship pub

« OK, ladies and gentleman, next one is Steve Menzel! »

Ça grogne un peu dans l'assistance.

Steve Menzel? Il n'était pas censé prendre congé cette semaine, celui-là?

Enfin, c'est pas qu'on ne l'aime pas, Steve. Il a une bouille sympathique — des oreilles en chou-fleur, une tête trop grosse pour sa taille qui lui donne des airs de bébé gonflé à l'hélium —, et c'est vrai qu'il prête volontiers sa guitare à ceux qui n'en ont pas. Certains lui trouvent même des qualités musicales.

Bradley McMerry, entre autres.

L'hôte du micro ouvert a déjà dit de lui en présentation qu'il avait : «An exceptionnal fingerstyle playing, and some pretty darn good songs.» Sur ce point, on peut donner raison à Brad. Les doigts de Steve, quand il incline le manche de sa guitare et qu'il enclenche un solo, peuvent vous donner l'impression d'aller à cent à l'heure sur l'autoroute des arpèges. Pour ce qui est de ses talents d'auteur-compositeur, qui essayait-il de berner, McMerry? Peut-être Steve lui avait-il promis une récompense en argent comptant? Ou tentait-il de régler une ancienne dette qui remonte à l'époque où les deux fréquentaient la même école secondaire? Peu importe : envers et contre tous, lors d'un micro ouvert au Ship Pub de St-John's, ce grand chansonnier qu'est Bradley McMerry a encensé les qualités d'auteur-compositeur-interprète de son complice, le misérable Steve Menzell.

Fallait y être pour le croire!

Par contre, ce soir, rien de tel. Qu'un simple : «Hurry up, Steve, my wife wants to get home early», suivi d'un «Good luck» de bon aloi.

Menzell s'active. Il grimpe sur la scène, sa guitare en bandoulière, et la branche sur le Mesa Boogie. Il envoie ensuite deux ou trois : «Test, test, testing... one two» dans le micro et entame son plus grand succès : «On the Edge of Freedom.»

La bande à McMerry se prépare à l'inévitable désertion des touristes qu'ont l'heur de provoquer les performances de ce «troubadour» dépourvu de talent. Stacy Queeram, la copine enceinte jusqu'au menton de notre héros local, va même jusqu'à s'esclaffer. Elle et son baryton de chum n'ont rien à voir avec les prouesses dénuées d'intérêt de Menzell, c'est ce que signifie son éclat de rire. Un des membres de leur clan est du même avis : Henry «the man in black» Calvin, le meilleur imitateur de Jonhhy Cash qu'on ait jamais vu à Terre-Neuve. Il accompagne Stacy d'une série de claques appuyées sur ses cuisses. Pendant ce temps, le falsetto vibrant d'anxiété de Menzell résonne dans les haut-parleurs :

«Oh! Down the road... with my friends, I'm looking for you... I'm looking for freedom...»

J'en profite pour frotter les pintes vides dans l'évier et astiquer mes lignes de fût. C'est loin d'être la cohue ce soir, on est lundi, et, si la tendance se

maintient, le bar se videra d'ici quelques minutes. Rarement, dois-je le préciser, a-t-on vu une foule survivre aux épanchements du barde de Parade Street. Les locaux, n'en parlons pas : très peu d'entre eux se font encore prendre au jeu. Ne restent donc que d'infortunés touristes qui servent malgré eux de chair à canon aux fausses notes de Menzell.

S'ils ont déjà payé leur consommation et que, par pure bonté, je leur trouve une dégaine pas trop misérable, il m'arrive de leur épargner ce supplice en leur offrant une diversion.

« Wanna smoke a cigarette? » leur fais-je avant que débute la séance de torture. Ou, advenant qu'ils ne fument pas : « Fancy a beer outside, buddy? »

Un touriste un soir — un Américain, casquette des Red Sox enfoncée sur le crâne, le visage rouge d'avoir monté trop vite les trois marches menant au bar — m'avait grassement remercié : son billet vert dans une main, je lui avais suggéré de revenir le lendemain, qu'on recevrait un fabuleux trio de chanteurs irlandais et que la bière serait à moitié prix. Sans doute avait-il un avion à prendre, en tout cas, je ne l'ai pas revu.

Et ce soir, malheureusement, je n'ai pu mettre en œuvre aucune de mes tactiques dérivatives.

Ils sont deux, dans le fond. Un couple : lui, un maigrichon (ça ne peut être qu'un de ces fendants de Québécois qui ne mange que des légumes), arbore fièrement une casquette « Newfoundland Wilderness » qu'il s'est sans doute procurée à son arrivée. Il boit sa bière à petites gorgées. Elle, même taille, look relâché mais pas trop, avec des cheveux bruns montés en chignon et un jacket North Face, sirote un rhum 'n' coke sans doute trop épicé à son goût. Ils se minouchent depuis leur entrée dans le bar, tant et si bien que je n'ai pas cru adéquat de m'immiscer dans leur conversation.

Oh ! j'aurais pu profiter du refrain tapageur de Menzell (*Freeeedom ! Freeeedom !*) pour leur offrir un de nos célèbres sacs de chips maison ; les deux, pareils à des chevreuils figés devant les phares d'un dix roues, écoutent le tour de chant de notre zélé national comme s'il s'agissait de la plus belle chose qu'ils ont jamais entendue de leur vie.

Trois minutes, comme ça. Les dernières notes de « Freedom » retentissent, Menzell se tourne vers sa bière afin d'y noyer le silence catatonique qu'on lui réserve habituellement, soudain, du fond de la salle, une chose surprenante survient. Un tonnerre d'applaudissements. Et pas des moindres. Le genre de tonnerre d'applaudissements qu'on réservait aux performances du Great Big Sea de l'époque « Ordinary day ».

Steve, décontenancé, s'approche du micro et d'une voix craintive lâche :

«Ehh.... Thanks, I guess. I'm gonna do another song, if... Well, this one is for mother, who recently passed.»

Silence dans la salle — pas le même qu'à l'accoutumée, dois-je admettre, plutôt le genre respectueux —, après quoi Menzell entame une seconde chanson :

«Oh! Mother... Mother... You were so...»

Le touriste — je peux le voir sous l'éclairage pâle de la salle de bain — a la larme à l'œil. Sa blonde — pas une grande beauté, je le note au passage, du moins pas le genre à vous tordre le cou dans la rue —, sa blonde, donc, se colle sur lui. Les deux s'échangent quelques mots dans le creux de l'oreille et ça la fait sourire. Stacie, tel un chat, s'est approprié, pendant que j'avais le dos tourné, le tabouret réservé aux commandes spéciales. Sa voix stridente par-dessus celle de Menzell me fait sursauter :

«Hey, Max! Since when does Menzie is allowed to play two songs?»

Je lui envoie un sourire affecté et me passe une main dans les cheveux pour me donner le temps de réfléchir.

«I... I don't know... Well, this song isn't so bad, hey?»

Elle se tourne vers sa bande et hausse les épaules, puis me revient avec deux doigts hissés dans les airs :

«OK, two beers, then, and a glass of juice for me.»

Je les sers avec plaisir, écumant le trop-plein de mousse de notre IPA locale avec mon talent habituel. Le couple enlacé semble apprécier sa soirée tant et si bien que lorsque Menzell descend de la scène, il a droit à de convaincantes félicitations.

«So, you want something else to drink?» fais-je au couple de touristes.

La blonde du maigrichon (une véritable beauté, dois-je rectifier maintenant que je la vois de près; elle a des traits racés, un sourire espiègle; Stacie, en comparaison, a l'air d'une noix de Grenoble mal dégorgée), me fait le même signe que cette dernière :

«Same thing for us, please. And could you give us the name of that amazing singer, please ?

— Oh... that's... that's our very own Steve Menzell, miss. One of our most talented artists, if I may. »

Elle repart en souriant, le dernier refrain de Menzell au coin des lèvres.

Demain, nous recevons l'hommage à Sarah McLachlan. J'en ferai l'annonce après le numéro de McMerriy .
